

« La vérité du mensonge : Kohout, Perec »

François Ricard

Liberté, vol. 22, n° 5, (131) 1980, p. 87-90.

chroniques

Lire en traduction

FRANÇOIS RICARD

La vérité du mensonge : Kohout, Perec

Plus je vais et plus me devient inconcevable, en littérature comme ailleurs, mais surtout en littérature, toute prétention à la vérité, et par conséquent à ces corollaires de la vérité que sont la sincérité et la gravité. Je ne dis pas que rien ne soit vrai ni grave, mais la vérité, précisément, est ce qui ne se dit pas, ce qui *ne peut pas* se dire, sous peine de disparaître aussitôt, tant la parole, tant l'expression a en elle quelque chose d'insincère et de truqué, tant elle est guettée, dévorée même, quoi qu'elle fasse, par la rhétorique. Il n'y a d'expression juste que celle qui fuit, que celle qui passe délibérément à côté de la vérité, de la détresse ou de la joie, toutes choses qui, dès qu'elles veulent se désigner directement, mentent. Aussi vaut-il peut-être mieux s'en tenir carrément au mensonge. Celui-là, au moins, a des chances de passer bel et bien pour ce qu'il est.

Ces réflexions — point du tout désabusées — me viennent de deux livres admirables. Le premier est tchèque, donc une merveille de finesse et d'humour : *l'Exécutrice* de Pavel Kohout[1], roman qui tient à la fois de Voltaire, de Jarry et de Kafka, et qui raconte, en quelque trois cent quatre-vingts pages d'une composition extrêmement rigoureuse, la fondation

---

(1) Pavel Kohout, *l'Exécutrice*, roman traduit du tchèque par Milena Braud et Walter Weideli, Paris, Albin Michel, collection « les Grandes traductions », 1980, 378 pages.

et la première année académique d'une institution d'intérêt public : l'ETADEC — Ecole Technique des Arts d'Exécution Capitale. Le récit met en scène une belle galerie de personnages aussi loufoques que représentatifs : notamment, le Professeur Vlk et son assistant Simsa, pédagogues dévoués, théoriciens sublimes autant que praticiens chevronnés de la mise à mort officielle, et les élèves de l'Ecole, collégiens pleins d'idéal et de joie de vivre, parmi lesquels brille la très belle Lizinka, seize ans, dont la stupidité frôle l'ineffable et qui a l'insigne honneur de devenir la première femme-bourreau de tous les temps.

La qualité de l'oeuvre est double. Elle tient d'abord au procédé même, qui consiste à employer *systématiquement*, pour traiter cette matière honteuse, le ton et le style de l'approbation pure et simple, voire de la célébration ; à adopter en quelque sorte, à exagérer même, le point de vue de la défense dans l'instruction d'une affaire qui était, au fond, classée d'avance. Tout le roman, en ce sens, est une longue antiphrase, un euphémisme colossal et mille fois plus efficace que toute dénonciation. C'est là la différence entre la littérature et les communiqués d'Amnistie Internationale. Ceux-ci disent ce qu'il y a à dire, tandis que le roman de Kohout, justement, évite de le dire et laisse à l'accusé le soin de se pendre lui-même dans ses propre protestations d'innocence. Les pages où Vlk, par exemple, exprime sa vision humaniste de la peine capitale, où il déclare son patriotisme et son absolu désintéressement dans la fondation et l'administration de cette Ecole qui est l'oeuvre de toute sa vie, sont à cet égard des morceaux inoubliables, fruits d'une incomparable maîtrise de la rhétorique idéaliste.

(Comment réagit le lecteur ? Naturellement, tout homme normal éprouverait devant la *réalité* évoquée par le roman — c'est-à-dire la systématisation, la bureaucratisation, la *scientifisation* de la mort — un inévitable sentiment de répulsion. Mais la lecture du roman transforme quelque peu cette répulsion. Tout d'abord, elle oblige à *regarder* ce dont autrement on se serait aussitôt détourné. De plus, elle fait du lecteur le *complice*, pour ainsi dire, de ce qu'il condamne, puis-

que tout en les condamnant, il se trouve par sa lecture à se délecter littéralement des propos et des scènes qui lui font horreur, à *admirer* le récit de ce qu'il réprouve, rendant ainsi intenable la position d'innocence où la répulsion ordinaire lui aurait permis de se réfugier. Le roman le force à voir et à jouir. Mais ce n'est là qu'une face de la médaille. Car en même temps, il sait que sa jouissance est piégée, et suspecte, et donc il s'en tient *à distance*. Or c'est précisément l'instauration de cette distance qui *est* la littérature. La répulsion de l'« homme ordinaire » comporte aussi une distanciation : on s'éloigne de ce qui horrifie. Celle du lecteur, toutefois, procède autrement : il s'éloigne moins de l'objet de sa répulsion que de lui-même face à cet objet, c'est-à-dire de sa répulsion même, laissant alors à l'objet plus de place pour se montrer tel qu'il est, dans toute l'envergure de son mensonge.)

Tout cela pour en venir à ceci : lire *l'Exécutrice,* c'est être confronté à la gravité même, la mort, mais y être confronté de la seule manière vraiment utile : par la bande, c'est-à-dire par le rire. Et en ce sens, le pouvoir subversif de ce roman dépasse de loin celui de toute dénonciation directe comme de toute indignation pieuse.

L'autre qualité du roman de Pavel Kohout est ce que j'appellerais son *anti-érudition.* Non que l'auteur néglige le savoir, bien au contraire : il a dû, pour écrire son oeuvre, accumuler une énorme documentation, devenir à toutes fins pratiques un véritable spécialiste de l'exécution capitale. Histoire et technologie du châtiment suprême à travers les époques et les pays, démontage des appareils de torture et de mise à mort, médecine judiciaire, étude de toute la littérature consacrée au personnage du bourreau, consultation d'archives, compilation de statistiques, il n'a rien négligé pour faire de son roman ce qu'en un sens il est aussi : une *somme* de toutes les connaissances actuelles sur le thème de l'exécution. Autrement dit, l'écrivain s'est donné à lui-même toute la « culture » et le savoir que doit dispenser l'ETADEC, il est devenu docteur ès mise à mort, il a acquis dans ce domaine une érudition authentique, mais dans un seul but : la mettre en pièces. Il y a dans cette entreprise, dans cette véritable passion de

savoir, quelque chose de proprement dérisoire, mais qui exprime en même temps ce que je ne crains pas d'appeler l'essence même de la littérature : cette façon de parcourir tout un champ du savoir, mais pour le fausser, le pervertir et, tout en s'en rendant le maître, l'*annuler* radicalement, bref, le faire voir comme dans un miroir inversant, ce retournement du savoir en pseudo-savoir et en quasi-mensonge, cette anti-érudition, justement, étant peut-être en effet ce que la littérature a de plus précieux à nous offrir, et ce qui la distingue le plus sûrement de tout autre discours, c'est-à-dire de toutes les formes de mystification.

Cette même vertu est aussi ce qui rend si fascinant le petit livre que Georges Perec, après *la Vie mode d'emploi,* et sans doute comme une sorte de prolongement de ce roman monumental, a publié sous le titre d'*Un cabinet d'amateur, histoire d'un tableau*(2). Ce n'est pas à proprement parler un roman, mais plutôt un reportage fictif, ou mieux encore : une *monographie* fictive. Tout a ici l'allure d'une étude extrêmement fouillée et qui, de fait, a dû demander à son auteur des recherches longues et méthodiques, exactement comme celles que requièrent de la part des critiques d'art, conservateurs de musées et autres érudits de la peinture, les travaux savants qu'ils publient sur les tableaux anciens : discussions relatives à l'attribution, à la provenance ou à la genèse de l'oeuvre, identification des propriétaires successifs, comparaison des diverses versions connues et inconnues, critique interne et externe, un savoir considérable, servi par une rhétorique implacable, est mis à contribution pour établir la vérité de l'oeuvre — mais ici c'est d'une oeuvre *qui n'existe pas.* Or cette ivresse de connaissance proprement inutile, superfétatoire, cette patiente, cette laborieuse édification d'un mensonge gigantesque touche plus sûrement en nous ce que j'appellerais notre sentiment de la vérité que n'importe quel discours scientifique. Car elle éveille — et confirme singulièrement — ce qui est la seule voix fiable de la vérité en nous : le soupçon.

---

(2) Georges Perec, *Un cabinet d'amateur. Histoire d'un tableau*, Paris, Balland, collection « l'Instant romanesque », 1979, 90 pages.